

LES TRADUCTIONS  
DU "DISCOURS DE LA MÉTHODE" DE DESCARTES  
EN GREC MODERNE

L'œuvre principale de Descartes, le "Discours de la Méthode", a recueilli de tous temps en Grèce une large audience et a été traduite sept fois en grec moderne au cours de ces cent cinquante dernières années. C'est de ces traductions, dont chacune présente un caractère particulier et dont certaines sont originales à plus d'un titre, qu'il sera question dans cette étude.

Traduire Descartes en une langue étrangère n'est pas une tâche particulièrement aisée. Ainsi que le notait déjà Lançon dans son "Histoire de la littérature française", "L'écrivain en Descartes a peut-être été surfait. Il a une phrase longue, enchevêtrée d'incidentes et de subordinées, alourdie de relatifs et de conjonctions, qui sent enfin le latin et le collègue. Il la manie avec insouciance, la laisse s'étaler sous le poids de la pensée, sans coquetterie mondaine et sans inquiétude artistique. Il est demeuré étranger au souci de ses contemporains qui travaillaient la forme". Les traducteurs successifs de Descartes ont du faire preuve de connaissances et de talent pour rendre en grec moderne, d'une manière à la fois fidèle et intelligible, le cheminement parfois tortueux de la pensée de l'auteur français.

I

La première traduction en grec du "Discours de la Méthode" est due à Nicolas Piccolos et a été publiée à Corfou en 1824 sur les presses du Gouvernement. Le volume compte au total 174 pages. Corfou était à l'époque la capitale de l'État des Iles Ioniennes que le traité de Vienne de 1815 avait placé sous protectorat anglais, et le centre d'une vie culturelle et artistique intense.

L'auteur de la traduction avait eu et devait avoir une existence mouvementée. Né en 1792 à Tyrnovo de Bulgarie de parents grecs originaires de Thésalie, Piccolos est revendiqué comme Bulgare par les auteurs bulgares contemporains. Ceux-ci tirent notamment argument du lieu de sa naissance et du fait que par son testament, il a légué sa bibliothèque à l'école publique de sa ville natale. Ils soutiennent aussi que le vrai nom de notre auteur était

Hadji-iliev et que celui de Piccolos n'était qu'un surnom qui lui a été attribué plus tard en raison de sa petite taille?

En 1965, à l'occasion du centenaire de sa mort, de nombreuses études ont été publiées en Bulgarie à la mémoire de l'humaniste. Trois années plus tard, l'Institut des Études Balkaniques de l'Académie des Sciences de Sofia lui a consacré un important volume regroupant plusieurs études sur les aspects les plus divers de son activité qui, comme on l'a vu, ont été multiples.

Plus récemment, dans les "Actes du Ier Symposium gréco-bulgare sur les relations culturelles et littéraires entre les Grecs et les Bulgares à partir de la moitié du XVème jusqu'à la moitié du XIXème siècle"<sup>1</sup> deux études d'auteurs grecs ont été consacrées à Piccolos<sup>2</sup>.

Celui-ci fit ses premières études à Bucarest, puis remplit en 1817-1818 les fonctions de professeur d'histoire au lycée de Chios. Au printemps de 1818 il quitte l'île pour se rendre à Odessa via Constantinople où il fut l'hôte de Jakovaka Rizos Neroulos, à l'époque Grand Drogoman (Ministre des Affaires Étrangères) de la Sublime Porte. Pendant son séjour dans la capitale de l'Empire Ottoman, il montra à son ami deux essais dramatiques intitulés l'un "La mort de Démosthène", l'autre "Léonidas aux Thermopyles" qui, exaltant tous deux les sentiments patriotiques des Grecs opprimés, devaient rester inachevés à l'état d'esquisses<sup>3</sup>.

D'Odessa notre auteur itinérant gagne Paris et publie une traduction en grec de la "Chaumière indienne" de Bernardin de Saint Pierre. En même temps il étudie la médecine et devient l'ami du grand philologue grec Coray qui originaire de l'île de Chios et docteur en médecine de l'Université de Montpellier, était lui-même établi dans la capitale française.

Quelque temps après on retrouve Piccolos à Corfou où il exerce le métier de professeur. C'est pendant son séjour dans la capitale des Sept Îles, qu'il publie sa traduction du "Discours" qui est dédiée au médecin Jean Assan de Céphalonie, érudit et "ami des bons et mauvais jours". De Corfou notre traducteur se rend à Bucarest et y pratique la médecine. Sur la fin de sa vie il retourne à Paris où il mourut en 1865.

La traduction du "Discours" de Piccolos est, en tout cas, une œuvre de valeur. Sa langue est savante mais claire, la vaste culture de l'auteur, sa

1. Institut d'Études Balkaniques, Thessalonique, 1980, p. 316.

2. *Ibid.*, p. 21, Apostolos E. Vacalopoulos, *Le philhellène français A.P.F. Guerrier de Dumast et ses relations avec N. Piccolos* et p. 55, E. G. Protosaltis, *Nicolas Piccolos de Turnavo et son œuvre politique et littéraire*.

3. V. Besevliev, "Eine unvollendete Tragödie von Dr N. S. Pikkolo", *Balkan Studies*, vol. 17, 1976, II, p. 225.

parfaite maîtrise du grec comme du français, se font sentir à tout moment. La traduction du "Discours" est précédée d'une Préface du traducteur ainsi que d'une traduction de l'article "Descartes" de la "Biographie universelle" de Biot et Feuillet. Elle est suivie de la traduction d'un extrait de "La logique ou l'art de penser" des jansenistes Arnauld et Nicole et de quelques pages de notes dans lesquelles Piccolos relève les affinités de la pensée de Descartes avec celle d'Aristote et de Platon et se réfère d'autre part à certains philosophes du siècle des lumières, tels que Voltaire et d'Alembert.

Ce qui est particulièrement intéressant pour l'historien et montre le profond degré de culture de la population grecque à l'époque de l'insurrection nationale de 1821, qui devait aboutir neuf ans plus tard à la libération d'une partie importante des territoires helléniques et à la reconnaissance de la Grèce comme État souverain, c'est la liste des "abonnés" à l'ouvrage qui figure à la fin de celui-ci et ne comprend pas moins de 400 noms, parmi lesquels on relève certains illustres, alors que d'autres, parvenus à l'éditeur lorsque l'ouvrage était déjà sous presse, n'ont pu être imprimés, ainsi que le précise une notice explicative. Ce chiffre ne laisse pas d'être impressionnant si l'on tient compte de la matière ardue de l'œuvre traduite, des événements politiques qui à l'époque ne favorisaient guère l'étude et la concentration intellectuelle alors que la Grèce tout entière, en pleine insurrection, était à feu et à sang, et enfin du fait qu'en dehors des exemplaires vendus par la méthode de l'abonnement, qui était largement répandue à l'époque, un certain nombre d'autres ont dû trouver des acquéreurs par l'intermédiaire de la vente libre.

Plus d'un siècle après sa publication, la traduction de Piccolos devait être réimprimée intégralement dans la revue "Epistémologos" d'Athènes, entre juillet et octobre 1932.

## II

La seconde traduction grecque du "Discours" ne parut que plus de cinquante ans après la première traduction, celle dont nous venons de parler. Elle fut publiée en 1878 en un volume de 137 pages de texte par les Éditions Voutyra à Constantinople. Sur la dernière page du livre est indiqué le prix de vente de celui-ci: en Turquie, 1/4 de medjidié d'argent, en Grèce, une drachme et demie.

La capitale de l'Empire Ottoman était à l'époque principalement peuplée de Grecs et comptait plusieurs établissements scolaires grecs de grande réputation. L'auteur de la traduction, nommé Demetrios Mostratos était professeur de son état. Né en 1853, il avait achevé son travail à l'âge de 23 ans.

Ainsi que le confesse l'auteur dans une courte introduction, son dessein original était de fournir du "Discours" une traduction critique en accompagnant le texte grec de l'œuvre de considérations sur la vie et les conceptions philosophiques de l'auteur traduit, ainsi que de commentaires appropriés. Malheureusement il ne put mener à bien son ambitieux et louable dessein car d'une part, nous dit-il, ses talents se révélèrent ne pas être à la hauteur de l'entreprise, et, d'autre part, les moyens matériels lui manquèrent. Mostratos devait vivre jusqu'en 1909 une existence laborieuse consacrée à l'enseignement dans les établissements scolaires de sa ville et laisser le souvenir d'un universitaire intègre et érudit.

La traduction que Mostratos nous a laissée du "Discours de la Méthode" se lit difficilement aujourd'hui. En effet, il use d'une langue archaïsante, pleine de tournures pédantes et entortillées, si bien qu'il est souvent malaisé de suivre dans son texte la pensée de l'auteur de l'œuvre traduite.

### III

Nous ne dirons que peu de mots de la troisième traduction du "Discours" ou plus exactement de la première partie de celui-ci, c'est à dire quelques pages à peine.

En 1933, cinquante cinq ans après la traduction de Mostratos, la revue "Nea Zoi" ("Vie nouvelle"), qui ne devait avoir qu'une existence éphémère et qui parut à Athènes entre juillet 1933 et mars 1934, publia dans son 3ème numéro (octobre 1933) la traduction de la première partie du "Discours" par Théophile Theodorakopoulos. Une note annonçait la publication prochaine de la suite de la traduction que l'on ne trouve toutefois dans aucun des numéros ultérieurs de la revue.

Il ne nous a malheureusement pas été possible de recueillir des renseignements sur l'auteur de cette traduction. Le peu qui nous est connu de celle-ci ne nous permet pas de porter un jugement sur sa valeur. A la différence des traductions précédentes qui utilisaient une langue savante, celle-ci est écrite en langue vulgaire ou démotique.

### IV

Peu après, toujours à Athènes, parut en 1939 une quatrième traduction, celle-ci complète, du "Discours de la Méthode", due à deux professeurs, les frères Georges et Antoine Verveniotis. Le livre qui comptait 97 pages fut publié par les éditions Antonopoulos.

Les auteurs de la traduction étaient tous les deux des universitaires qui, aux environs des années vingt, avaient fait en Sorbonne des études de langue et littérature française et de philosophie. C'est ainsi qu'ils eurent l'occasion de suivre l'enseignement de maîtres aussi illustres que Paul Mazon et Léon Robin, l'inoubliable auteur de "La théorie platonicienne de l'amour" et de "La pensée grecque", qui continue toujours à faire autorité et dont une nouvelle édition a paru récemment en librairie.

Antoine Verveniotis, le plus jeune des deux frères, qui, établi en Égypte, avait été longtemps professeur de français dans un lycée grec du Caire, devait publier en français, sous le titre de "Pèlerinage à Paris" un livre de souvenirs de jeunesse paru en 1960. Le livre, dédié au Général de Gaulle a reçu la médaille d'or de l'Académie Internationale de Tutèce. Une traduction grecque de cet ouvrage, qui évoque les impressions de l'auteur pendant ses séjours dans la capitale française entre 1919 et 1927, a paru en 1972.

Le frère aîné d'Antoine, Georges Verveniotis, fut, lui, professeur de philosophie. Il manifesta son intérêt pour Descartes, non seulement par sa traduction du "Discours de la Méthode" faite en collaboration avec son frère, mais aussi par une étude sur "La métaphysique de Descartes" publiée en grec en 1942. Un quart de siècle plus tard, en 1967, un an avant sa mort survenue en 1968, Georges Verveniotis publiait d'autre part, toujours en grec, un livre intitulé "La philosophie de Descartes" qui constitue à ce jour la seule monographie de quelque importance présentant au public grec l'ensemble des conceptions philosophiques du grand penseur français. Le dernier chapitre du livre est consacré à la contribution de Descartes à la science moderne.

La traduction du "Discours de la Méthode" des frères Verveniotis est précédée d'une courte introduction et d'une notice biographique sommaire du philosophe. Quelques notes explicatives accompagnent le texte de la traduction dans un livre qui compte au total 98 pages. Le texte grec serre de près l'ordre du texte français tel qu'il a été établi par l'édition d'Etienne Gilson de 1930. La langue utilisée par les traducteurs est le grec savant, dit épuré, Simple et facilement accessible au lecteur, cette langue évite les tournures archaïsantes du traducteur précédent, Mostratos.

Le succès de la traduction est dû en grande partie à la conjonction heureuse des efforts des deux frères dont l'un était professeur de littérature et l'autre de philosophie. Les conditions optima étaient ainsi réunies pour la réussite de l'œuvre entreprise.

Il est toutefois regrettable que les frères Verveniotis aient omis dans leur traduction le sous-titre de l'ouvrage traduit ("pour bien conduire sa raison

et chercher la vérité dans les sciences”), ainsi que le court résumé introductif.

## V

Et c’est ainsi que nous arrivons à la cinquième traduction en grec du “Discours de la Méthode”, celle de Christophe Christidès sur laquelle nous allons nous arrêter plus longuement en raison de sa valeur et de son originalité.

L’auteur est né à Constantinople avec le siècle. Après de brillantes études dans sa ville natale et à Paris, il s’inscrivit au barreau d’Athènes, puis remplit au service de l’État des missions diplomatiques, notamment en Bulgarie et auprès des Nations Unies. Pendant la dernière guerre et l’occupation de la Grèce par les forces armées ennemies, il fut conseiller juridique de la Commission de Gestion pour les Secours en Grèce qui, sous les auspices du Comité International de la Croix Rouge, déploya une activité aussi considérable que bénéfique pour sauver le peuple grec de la famine.

En même temps qu’il s’employait à ces activités multiples, Christidès publiait comme historien, écrivain politique, traducteur et publiciste une œuvre considérable. On lui doit de nombreux ouvrages érudits, des souvenirs, des brochures, des pamphlets, des articles de journaux consacrés à des questions de politique courante et des problèmes d’actualité. Notre auteur s’intéresse tout particulièrement aux grands problèmes nationaux qui concernent la Grèce, notamment la question de Chypre. Maniant avec aisance la plume, que ce soit en grec ou en français, l’auteur aime à prendre position et à défendre avec verve, voire avec mordant, la cause qui a gagné ses sympathies.

L’apport de Christidès, en tant que traducteur, a été particulièrement original. Il a en effet traduit en grec un livre écrit en suédois, langue qu’il ignore, en recourant aux bons offices oraux d’un ami, Suédois parlant français. Bien plus, —et c’est là un exploit plus rare et plus méritoire— il a traduit en grec le texte . . . grec du Code Civil hellénique et de la Constitution du pays.

Il s’agit là de textes juridiques officiels, —rédigés en une langue savante—, que notre auteur s’est essayé à transposer et à rendre dans la langue vulgaire ou démotique parlée par le peuple de nos jours, cherchant à prouver de cette manière que cette langue vulgaire était susceptible de rendre les notions abstraites des textes juridiques traditionnels et méritait de ce fait d’être admise dans les prétoires et les administrations.

Auteur suédois, textes juridiques grecs traduits en grec! Voilà qu’ est bien. Mais Christidès a fait mieux encore: Se tournant vers le Grand Siècle

il traduit coup sur coup le "Discours de la Méthode" de Descartes et les "Réflexions ou sentences et maximes morales" de la Rochefoucauld.

La traduction de Christidès du "Discours de la Méthode" a été publiée en 1948 dans la remarquable collection de l'Institut français d'Athènes, dirigé et animé à l'époque par Octave Merlier, qui, depuis, a été professeur de langue et littérature grecque moderne à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence. Le livre se présente avec 70 pages de texte français de l'œuvre traduite, 70 pages de traduction et 120 pages de commentaires divers (dont deux pages sur les traductions du "Discours" précédant celle de Christidès), soit au total 260 pages. Comme on voit il s'agit d'une édition bilingue. Pour la première fois en Grèce, le texte de l'original français est donné en regard de la traduction grecque qui est accompagnée d'une introduction et de notes. Signalons aussi que Christidès a pris soin de numéroter les paragraphes du texte de Descartes ainsi que ceux de sa traduction ce qui, en cas de besoin, facilite la localisation des citations et des extraits.

Une deuxième originalité consiste en ce que la traduction de Christidès nous donne pour la première fois le texte complet de Descartes non pas en langue savante ou épurée, mais bien en langue vulgaire ou démotique.

Dans la préface de sa traduction, Christidès justifie le recours à la langue vulgaire en nous rappelant que Descartes a été l'un des premiers auteurs de son temps à employer le français parlé pour la rédaction d'un ouvrage philosophique. A l'époque, les travaux sérieux étaient en général rédigés et publiés en latin, la langue parlée étant réservée à des publications futiles. De là, du reste, le nom de "roman" donné aux œuvres écrites en français. Depuis, le terme "roman" a eu la fortune qu'on sait.

A mon sens, il n'y a pas lieu d'exagérer l'originalité de Descartes en la matière. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle la suprématie du latin se trouvait déjà de toutes parts battue en brèche et pas seulement en matière de philosophie, et pas seulement en France. Ne trouvons nous pas dans le "Second Don Quichotte" ces phrases caractéristiques que Cervantès place dans la bouche de son immortel héros: "Quant à ce que vous dites, Monsieur, que votre fils ne fait pas grand cas de notre poésie nationale, il me semble qu'il a tort et voici pourquoi; le grand Homère n'a pas écrit en latin, puisqu'il était grec, ni Virgile en grec, puisqu'il était latin; en un mot, tous les poètes anciens ont écrit dans la langue qu'ils avaient sucée avec le lait, ils n'ont pas été chercher des idiomes étrangers pour expliquer leurs nobles idées. Donc il est raisonnable d'étendre ces usages à tous les peuples et qu'on ne méprise point un poète allemand parce qu'il écrit dans sa langue, ni un espagnol dans la sienne, si même un biscayen".

Aussi bien la question de la langue dont usait Descartes n'est pas ce qui nous intéresse ici. Quoiqu'il en soit, il faut reconnaître que notre traducteur emploie le grec démotique avec le plus grand succès. Ce succès se fonde avant tout sur le sens de la mesure. On est heureux de lire une langue simple qui est vraiment la langue populaire, celle que les couches moyennement cultivées de la population parlent tous les jours. Cette prose est un modèle de ce que peut devenir le démotique lorsqu'il est manié par un écrivain qui respecte la langue du peuple dans ce que la tradition classique et l'apport populaire lui ont donné au cours des siècles, et ne prétend pas la modifier à sa façon, la compliquer d'une manière tout aussi arbitraire que le font les puristes archaïsants.

Si, toutefois, notre traducteur a respecté la langue, il n'en a pas fait de même de l'accentuation. En effet Christidès a son système à lui en la matière, ou, plus exactement, deux systèmes, car du début à la fin du livre le mode d'accentuation n'est pas le même.

Comment porter un jugement sur cette innovation? Tout au début de son Introduction, l'auteur nous dit qu'il ne se reconnaît d'autre juge que la Postérité. Ainsi les contemporains sont évincés de l'audience. Le lecteur ne peut pourtant manquer de manifester un certain étonnement car après la déclaration solennelle qu'on a lue à la première page de l'Introduction, on trouve à la fin de cette dernière une explication concise de l'auteur qui nous dit qu'à partir d'un certain point du livre et pour éviter les confusions, il a jugé bon d'augmenter pour certaines catégories de mots les cas d'accentuation, sans nous préciser lequel des systèmes est préférable, celui du début ou de la fin du livre. Le lecteur perplexe devra donc s'en remettre au jugement de la Postérité . . .

Cette incertitude qui se manifeste dans l'accentuation, se retrouve dans la manière de rendre en grec le nom de l'auteur du "Discours de la Méthode".

Rompant avec une tradition bien établie qui consiste à greciser le nom de Descartes et à le rendre par "ΚΑΡΤΕΣΙΟΣ", Christidès commence par inscrire sur la couverture de son livre le nom "ΝΤΕΚΑΡΤ", modernisation somme toute acceptable puisque reproduisant phonétiquement l'original français. On ouvre le livre, on tourne une ou deux pages et on arrive à celle du titre. Là, on a la surprise de trouver "ΝΤΕΚΑΡΤ" avec en dessous "ΚΑΡΤΕΣΙΟΥ" en petits caractères et entre parenthèses. On avance encore, on parvient à la fin de l'Introduction. Là, sur une page qui annonce le texte proprement dit de la traduction et du "Discours" on lit "ΚΑΡΤΕΣΙΟΥ" tout court. "ΝΤΕΚΑΡΤ" a disparu en cours de route.

Pour être juste, il faut reconnaître que la traduction en grec du nom de



l'auteur et du titre du Discours se prête à de longues discussions. A peu près en même temps que paraissait la traduction qui nous occupe, un homme de lettres connu, Georges Théotokas, consacrait dans la revue littéraire "Nea Hestia" ("Le nouveau foyer") deux colonnes compactes à la question de savoir de quelle manière il fallait rendre en grec le nom de Descartes et le titre du "Discours". En ce qui concerne le titre, aucune des solutions proposées par Théotokas, et il n'en propose pas moins de six, ne nous semble présenter les mérites de la traduction de Christidès. Là par contre, où Théotokas nous paraît avoir raison, c'est lorsqu'il préfère le "ΚΑΡΤΕΣΙΟΣ" traditionnel à l'orthographe purement phonétique "NTEKAPT" et qu'il invoque comme argument à l'appui, l'existence du substantif "cartésianisme" et de l'adjectif "cartésien" dont les équivalents exacts existent en grec moderne.

Disons pour an finir avec cette traduction de Christidès que dans son Introduction notre auteur nous donne des détails pittoresques et peu connus sur les avatars et les mésaventures de la dépouille mortelle de Descartes.

Comme on sait, le grand philosophe est mort en 1650 à Stockholm où il s'était rendu sur l'invitation de la Reine Christine de Suède. Ce n'est qu'en 1667, dix-sept ans après sa mort, que ses cendres furent ramenées en France. Au moment de cette translation, l'ambassadeur de France en Suède préleva comme souvenir un ossement de la main du philosophe qui avait écrit tant d'œuvres immortelles.

Les cendres de Descartes furent ainsi exhumées du caveau du cimetière de l'Hôpital des Orphelins où il avait été enterré après sa mort, et chargées en juin 1666 sur un bateau faisant voile vers Copenhague, et ce malgré les protestations d'une partie de l'équipage du navire qui considérait cette cargaison comme de mauvais augure. De Copenhague la caisse fut acheminée sur la France par voie de terre. Après un long voyage, elle finit par arriver à Peronne où les douaniers l'ouvrirent pour contrôler son contenu, dressant un procès-verbal à cette occasion.

Ce n'est qu'en janvier 1667, sept mois après son départ de Stockholm que la caisse arriva à Paris. Cinq mois plus tard, très exactement le 23 juin 1667, les cendres de Descartes furent ensevelies ~~en~~ l'Église Sainte Geneviève du Mont. A cette occasion, le sieur d'Alibert, admirateur du philosophe, fit servir chez le traiteur Bouquet "un splendide et somptueux repas" aux personnes qui s'étaient trouvées à la cérémonie.

En 1793, la Convention vota la translation du Panthéon des cendres de Descartes. Ce transfert ne fut pas réalisé en raison des vicissitudes de l'époque. En 1819 ce qui restait de Descartes fut transféré à Saint Germain des Prés. C'est là que, depuis, reposent ses cendres.

Encore plus mouvementée fut l'équipée du crâne de l'illustre philosophe. Lors de l'exhumation au cimetière de l'Hôpital des Orphelins à Stockholm le crâne de Descartes fut subtilisé par l'officier suédois nommé Planström chargé de surveiller l'opération. Heureux temps où les militaires connaissaient la valeur de la philosophie, même s'ils n'agissaient pas toujours en philosophes!

Pour justifier son acte, Planström laissa à sa mort un billet dans lequel il déclarait, non sans emphase, que "rendre la partie la plus précieuse du grand philosophe à son ingrate patrie, aurait constitué une injure suprême aux dieux protecteurs de la Suède!" En même temps, pour immortaliser son propre nom, il le fit graver sur le crâne du philosophe avec une brève inscription authentifiant l'origine de l'ossement.

Quelques temps après, les créanciers de l'officier, qui avait fait des dettes, saisirent ses biens et s'emparèrent du crâne qui passa de mains en mains au cours des siècles suivants. Pour comble, chacun de ces propriétaires successifs, dont un écrivain et un évêque, fit graver son nom sur le crâne de Descartes. Un quatrain anonyme de vers latins faisant l'éloge du philosophe fut par ailleurs gravé à côté de cette nomenclature.

En 1821 le crâne fut vendu aux enchères pour la somme modeste de 37 francs, en même temps que divers objets mobiliers appartenant au dernier en date de ses propriétaires. Le grand naturaliste suédois Berzelius lut l'information dans les journaux et parvint à persuader l'adjudicataire de lui céder cette relique. Il l'envoya en France à son collègue Cuvier qui, à l'époque, était secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Une enquête permit d'établir qu'effectivement, dans le tombeau de Descartes, il n'y avait pas de crâne. Alexandre Lenoir, fondateur et directeur du Musée des Monuments français, chargé de l'enquête, profita de l'occasion pour se saisir d'un ossement trouvé dans le tombeau et en fit faire des bagues qu'il offrit ensuite comme souvenirs à "quelques amis de la bonne philosophie".

De son côté, Cuvier se livra à une étude du crâne et, le comparant avec les portraits connus du philosophe, parvint à établir que la pièce qu'il avait entre les mains avait effectivement appartenu à celui-ci. Son travail fait, il remit le crâne à l'Académie des Sciences de l'Institut de France où il est conservé depuis lors<sup>4</sup>.

4. Rappelons par ailleurs à ce sujet que le crâne du grand compositeur autrichien Joseph Haydn, devait connaître, lui aussi, un sort mouvementé. Haydn comptait parmi ses amis un certain Karl Rosenbaum, phrénologue et mélomane. Deux jours après l'inhumation du compositeur, Rosenbaum viola la sépulture et, ayant scié le cou du cadavre, s'empara du

A propos de ces aventures *post mortem*, qu'il nous soit permis de rappeler de notre côté quelques détails curieux et généralement peu connus concernant la dépouille mortelle d'un autre philosophe, aussi célèbre que Descartes. Un rapprochement s'impose en effet entre la destinée posthume de Descartes et celle de Bentham qui mourut en 1832.

Dans son testament, le grand philosophe, qui fut l'un des fondateurs de l'Université de Londres, stipula que son squelette devrait être conservé dans une caisse de verre placée dans la Bibliothèque de l'Université et que lors des grandes fêtes académiques et des commémorations qui seraient organisées en l'honneur du testateur, son squelette assisterait à la cérémonie. Le voeu suprême du grand penseur fut respecté. Son squelette est encore conservé comme il l'avait voulu. Il porte le costume de l'époque, le crâne se trouve entre les pieds, sur les épaules figure une tête de cire.

Et c'est dans ces conditions qu'eurent lieu à Londres, en 1932, à l'occasion du centenaire de la mort du philosophe, un banquet auquel prirent part diverses personnalités officielles et qui se déroula en présence de la caisse de verre et de son illustre occupant. Au dessert, les convives se levèrent et, se tournant vers ce qui fut Bentham, portèrent un toast en l'honneur, sinon à la santé, du philosophe...

La traduction de Christidis, parue en 1948, a fait en 1976 l'objet d'une nouvelle édition dans la collection "Pyges" ("Sources") des éditions Papazysis à Athènes, qui regroupe une trentaine de titres d'ouvrages philosophiques, classiques et modernes. L'appareil critique de la première édition, notes, biographie, commentaires divers, sont repris dans la seconde. La bibliographie cartésienne est mise à jour pour l'essentiel. Le texte français du "Discours", par contre, est omis.

crâne pour l'étudier à loisir. La violation de sépulture fut découverte. Les soupçons des enquêteurs se portèrent sur l'auteur du délit qui pour dérober l'objet du vol aux perquisitions des policiers, chargea sa femme, soi-disant malade et gardant le lit, de dissimuler sous sa chemise l'objet funèbre recherché par la police.

Quelques années plus tard, la famille Esterhazy, au service de laquelle Haydn avait travaillé pendant de longues années, promit une forte récompense à celui qui l'aiderait à compléter le cadavre acéphale. Rosenbaum se présenta et conclut avec les Esterhazy un marché qui, du reste fut un marché de dupes: le prix promis ne fut jamais payé et ce fut une fausse tête qui fut livrée à la place de la vraie et réunie à ce qui restait du cadavre.

A son lit de mort, Rosenbaum confia le crâne authentique à un de ses amis avec mission d'en faire don au Musée de la Société des Amis de la Musique de Vienne, voeu qui ne fut exaucé qu'en 1895, soit 86 ans après la mort du musicien survenu en 1809. Cependant la famille Esterhazy continuait ses démarches pour que la tête véritable fut réunie au corps du grand compositeur. Ce n'est qu'en 1954, après des démarches répétées auprès du Gouvernement autrichien, qu'elle obtint enfin satisfaction, 145 ans après le décès de Haydn.

Dans sa préface à la deuxième édition, le traducteur présente brièvement son œuvre et rend hommage à Octave Merlier, récemment disparu, qui l'avait aidé à publier la première édition et s'était intéressé à ses conceptions quant à l'accentuation monotonique des mots en grec moderne.

En même temps, Christidès indique qu'entre les deux éditions de son œuvre, deux autres traductions du "Discours" ont été publiées, l'une par Anagnostou, une autre par Le Skokko. C'est de ces traductions que nous nous occuperons maintenant.

## VI

En 1972, un quart de siècle après la traduction de Christidès, paraissait dans la collection "Bibliothèque grecque" des éditions "Pythie" à Athènes, une nouvelle traduction du "Discours", due cette fois à Christos Anagnostou.

Epirote d'origine, le traducteur, né vers la fin des années trente, a fait des études de lettres (philosophie) et de droit à l'Université d'Athènes, a suivi à Paris (Sorbonne) et à Londres des cours de sociologie et exerce actuellement la profession d'avocat tout en animant un cercle d'études et de recherches philosophiques (psychologie générale et esthétique). En même temps il a fait des traductions de Descartes et d'Edgar Poe.

De 1963 à 1964 Anagnostou a été directeur de la revue "Dokimi" ("Tentative"), puis s'est occupé de la collection "Bibliothèque grecque" ci-dessus. Celle-ci ne semble pas avoir pris une extension considérable. Malgré des ambitions plus vastes (les œuvres à publier devaient être réparties dans quatre sections —philosophie, sciences, art et religion—) deux titres seulement ont paru dans la collection: "La république hellénique" de Rigas Ferraios et le "Discours".

Aux termes du "Règlement intérieur" de la "Bibliothèque", le but de celle-ci n'est pas lucratif mais purement éducatif. Les traductions en grec moderne des œuvres étrangères ou écrites en grec ancien, se proposent de rendre intégralement et fidèlement le texte original sans coupures et abréviations. L'édition est "critique, sans commentaires" (?) et entend "réconstituer le texte tel qu'il est sorti de la main de l'écrivain".

Contrairement à la traduction de Christidès qui est accompagnée de toute sorte de commentaires et d'annotations, celle d'Anagnostou se présente toute nue. Il n'y a pas de notes ni d'explications. Le texte apparaît pur dans sa rigueur et sa sobriété. La langue, elle aussi est simple, démotique sans exagérations. Au dos du livre figurent une reproduction du célèbre portrait de Descartes par Franz Hals qui se trouve au Louvre et une courte notice où l'œuvre de Descartes est présentée en une vingtaine de lignes.

## VII

Et c'est ainsi que nous en arrivons à la septième traduction grecque, la dernière en date du "Discours de la Méthode", parue à Athènes en 1973.

Cette traduction est due à un jeune auteur grec aux origines italiennes, né à Corfou en 1945, Yanis le Skokko de nom.

Après des études à l'Institut Français d'Athènes, le Skokko est entré au service de la compagnie d'aviation Air France et occupe ses loisirs à traduire en grec des auteurs français, écrivains et philosophes.

En tant que traducteur, il a déjà à son actif une œuvre importante. C'est ainsi qu'il a traduit "Madame Bovary" de Flaubert, "L'immoraliste" et "La symphonie pastorale" de Gide, "Les noces" de Camus et bon nombre d'autres ouvrages. En même temps il s'est intéressé aux philosophes français: le "Cours de philosophie positive" d'Auguste Comte, "L'imaginaire" de Sartre ont été traduits par ses soins et aussi, ce qui nous intéresse plus spécialement ici, le "Discours de la Méthode" et les "Méditations métaphysiques" écrites originalement en latin, puis traduites en français et qui sont ainsi traduites en grec pour la première fois.

La traduction du "Discours" et des "Méditations" par Le Skokko a été publiée en un volume de 175 pages par les Éditions Anagnostidis d'Athènes. Un tableau chronologique succinct retraçant les principales étapes de la vie de Descartes et établi par les soins du traducteur, figure en tête du volume. Vient ensuite la traduction du "Discours de la Méthode", puis celle des "Méditations métaphysiques". Quelques notes trop brèves figurent ci et là au bas des pages.

La langue utilisée dans la traduction est, tout de même que celle de Christidès et d'Anagnostou, la langue vulgaire. Pour rendre plus aisée l'intelligence du texte traduit, le traducteur n'a pas hésité, tout en restant fidèle à son auteur, à couper les phrases parfois trop longues de celui-ci et à les rendre en grec par des phrases plus brèves.

Disons pour finir que Le Skokko ne se contente pas de s'affirmer comme traducteur. Il est en même temps l'auteur de deux pièces de théâtre en un acte et a publié dans des revues littéraires des poèmes et des récits. Une importante étude critique sur Gide sert d'introduction à la traduction de "L'immoraliste" faite par ses soins.

Quelle conclusion pouvons nous tirer de cette continuité dans l'abondance des traductions en grec du "Discours de la Méthode", de cet intérêt permanent que l'on témoigne en Grèce pour l'œuvre essentielle du grand rationaliste français?

L'explication doit être sans doute cherchée dans le fait qu'à travers les nombreuses vicissitudes de leur longue histoire et malgré leur caractère souvent passionné, les Grecs, au cours des siècles, sont toujours restés fidèles au culte de la raison.

Ce n'est pas le fait d'un hasard si le temple le plus prestigieux de l'Antiquité, le Parthénon, a été consacré par eux à Athéna, la déesse de la raison, et que Sainte Sophie, l'église la plus imposante et la plus vaste du monde byzantin et, plus généralement, du Moyen Age chrétien, a été dédiée par l'Empereur Justinien à la Sagesse divine.

C'est en raison de ces antécédents et prédestinés par un long atavisme, que les Grecs de l'époque contemporaine ont obscurément senti que pour mettre de l'ordre dans la vie publique de la Cité, pour affronter les contradictions qui se heurtent de toutes parts sur la vaste scène de l'Univers, il fallait se tourner vers le grand penseur français qui vécut il y a trois cents ans et de rechercher à son contact cette "Méthode pour bien conduire sa raison" dont notre monde moderne a plus que jamais besoin. De là cette abondance de traducteurs grecs qui n'ont pas cessé de se pencher sur le fameux "Discours" se relayant les uns les autres. En effet, c'était rendre un insigne service à leurs compatriotes que de leur donner la possibilité de se familiariser avec le génie de Descartes grâce à des traductions répétées, et pour ainsi dire complémentaires, de son œuvre principale.